

L'ŒUVRE D'UN SAVANT

Il est une science tout imprégnée du parfum des fleurs, dont l'amiral Julien de la Gravière disait qu'elle eut de tout temps le privilège de faire des heureux et des sages: c'est la botanique.

L'un de ces privilégiés vient de s'éteindre dans la paix du Seigneur qu'il a tant admiré dans ses œuvres, dans le silence et le recueillement dont aime à s'envelopper le vrai mérite. C'est l'illustre botaniste Pierre Gave, prêtre d'aussi grande piété que savant de mérite universellement reconnu.

Né en Haute-Savoie, au pied des Voirons, Pierre Gave aimait nos grandes Alpes comme les aimaient tous ceux dont leurs cimes éblouissantes ont formé le premier horizon. D'autres se contentent de savourer l'exquise jouissance que donne aux vrais amis de la nature la contemplation de leurs glaciers étincelants, de leurs pics majestueux, de leurs cascades où se joue la lumière. Pierre Gave, ses études ecclésiastiques à peine achevées, forma un rêve grandiose dont lui-même fit la confidence en ces termes: « Oh ! nous disions-nous, de faire à travers nos belles Alpes le recensement fidèle de toutes leurs richesses végétales, quelle précieuse contribution à la science ! Dans un herbier magistral, artistique, mis en valeur par le plus soigné des catalogues, quel ravissement de pouvoir ranger avec amour toutes ces fleurs, bijoux de la nature, comme des perles dans un écrin ! De les y pouvoir conserver intactes avec leurs frêles organes et leur coloris encore plus délicat, pour une âme chrétienne, quel hymne au Créateur ! Et d'élever ainsi les âmes à l'étude, à la contemplation et à la glorification de Dieu dans ses œuvres les plus ravissantes, quel apostolat ! » (*Histoire d'un herbier*, p. 2.)

Ce rêve de sa jeunesse, rêve de science et d'apostolat, il a été donné à M. l'abbé Gave d'en faire une réalité. Lui, le savant modeste et infatigable, dort aujourd'hui son dernier sommeil, dans le petit cimetière de Saint-Léonard (Valais), au pied de ces Alpes qu'il a tant explorées; mais il laisse une œuvre superbe, fruit de

son patient labeur et de son enthousiasme scientifique. Cette œuvre, c'est l'herbier qui porte son nom. Cet herbier se compose de 210 élégantes cassettes en bois peint, simulant une vaste bibliothèque d'in-folios immenses, artistement reliés, et d'un catalogue de même format, superbement calligraphié, enrichi à l'aquarelle d'encadrements fleuris et de fines enluminures à la main, changeant à chaque page. La vue de ce répertoire fait songer instinctivement à ces vieux missels que la patience des moines du moyen âge enrichissait de si merveilleux dessins.

Mais ce qui n'est pas moins digne d'admiration, ce sont les richesses florales accumulées dans cette bibliothèque d'un nouveau genre. Par fascicules soigneusement rangés, entre cartons portant étiquettes et frontispices illustrés, vingt mille plantes figurent dans l'herbier. Ces vingt mille plantes se répartissent entre 1350 genres différents et sont représentées dans l'herbier par soixante mille échantillons divers. On s'imagine sans peine que d'excursions en haute montagne, que d'herborisations minutieuses, que de soins prolongés dans la récolte et la dessication de ces fleurs, que de patience dans leur classement méthodique représente une pareille collection. Toutes ces plantes ont été ou bien recueillies personnellement par M. l'abbé Gave, ou bien lui sont venues de botanistes ses correspondants, en échange des « exsiccata » plus nombreux encore que, sur ses récoltes, l'infatigable naturaliste eut la satisfaction de leur fournir en retour. Son herbier est donc bien le fruit de ses excursions personnelles.

« L'alpenstock en mai et la presse botanique sur le dos, combien de fécondes mais parfois rudes excursions nous avons faites ! Elles se sont poursuivies de 1880 à 1908, au nombre de quatre ou cinq environ chaque année, à travers la Savoie, la Haute-Savoie, le canton de Genève, le canton de Vaud et le Valais. Toutefois, botaniste avant tout, nous avouons que, même sur la route attrayante de nos plus beaux sommets, nous ne nous sommes guère permis de dépasser l'altitude de 4000 mètres environ, limite extrême de la végétation alpine. » (*Histoire d'un herbier*, page 12.)

La liste serait trop longue de toutes les régions qui furent le théâtre des minutieuses investigations de cet intrépide chercheur. En Savoie, il parcourut toute la région de Saint-Jean de Maurienne,

de Modane, de Lans-le-Bourg, la Tarentaise, les vallées supérieures de l'Arc et de l'Isère, tout le vallon de Chavière, sur une longueur de 14 kilomètres et une altitude allant de 1430 m. à 2806 mètres; le massif de la Vanoise; la région du Petit-St-Bernard, et il fait plusieurs croisières avec sonde pour l'exploration de leur flore lacustre sur les lacs d'Aiguebelette et du Bourget. En Haute-Savoie, il fait de semblables croisières sur le lac d'Annecy et sur toute la côte du Léman, d'Hermance au Bouveret.

Dans l'intérieur même de la province, il n'est, pour ainsi dire, pas une vallée, pas une sommité qui n'ait été l'objet de ses explorations. Tout le massif compris entre Bonneville, Sallanches et la vallée des Bornand fut parcouru un grand nombre de fois. Les massifs du Mont Blanc, des Aiguilles Rouges, le massif de la Dent d'Oche et du Grammont furent explorés dans leurs moindres recoins. Il en fut de même, dans le canton de Vaud, de la vallée de l'Avançon, du massif de la Dent de Morcles et des précipices de la Grand' Vire. Quant au Valais, depuis le Val d'Illiez jusqu'au Simplon, il fut fouillé en tous sens et fois sur fois par notre naturaliste, qui l'habita de longues années. Le champ de ses laborieuses explorations fut donc constitué par la grande ligne de faite qui court du Mont-Cenis au Simplon et qui embrasse les gigantesques replis des versants ouest et nord des Alpes Grées et Pennines; puis les vallées, les lacs et les plaines de la Savoie en entier jusqu'au Rhône et enfin une grande partie du versant méridional des Alpes vaudoises et bernoises. C'est la région des plus hauts sommets de l'Europe, où se trouvent les immenses glaciers de la Vanoise, le massif du Mont-Blanc avec son cortège étincelant d'aiguilles, de dômes et de pyramides, et aussi le groupe grandiose des montagnes de Zermatt, le Dom, le Mont-Rose, le Cervin. La flore de cette contrée est d'une telle variété qu'on a pu, à bon droit, la surnommer le paradis des botanistes. Il est vrai que l'abbé Gave n'entraît dans la région ouverte à ses explorations qu'en modeste glaneur, après les moissons qu'y avaient faites ses illustres devanciers, les Boissier, les Candolle, les de Saussure, les Favrat, les Haller, les Thomas, les Rambert, les Delasioie, les Murith et tant d'autres, qui, avant lui, s'étaient laissé séduire par la merveilleuse végétation des hautes pentes. « A peine le soleil de l'été a-t-il fait fondre la neige des sommets, a écrit Tœpffer, que, sur les moindres

petits replats de rocher, dans les moindres fissures, éclôt tout un monde de fleurs d'un charme indicible. Est-ce la vivacité de leurs couleurs, l'éclat et la pureté qui leur sont propres qui leur donnent cet irrésistible attrait? Je ne sais; mais, sitôt entrevues, on brûle du désir de les posséder. »

Bien qu'il se qualifiât volontiers lui-même d'ouvrier de la onzième heure, l'abbé Gave n'en eut pas moins la satisfaction d'enrichir la flore des Alpes par la découverte de treize variétés nouvelles, que les Revues spéciales enregistrèrent en leur temps en les marquant de son nom. Sur les bords du lac de Tigne, en Savoie, à une altitude de 2200 mètres, il eut même la joie de découvrir une espèce entièrement nouvelle et que les manuels de botanique mentionnent maintenant sous le nom de *Petasites Perrieri*.

Réunir et classer les éléments si multiples de son herbier sont évidemment, pour un botaniste, les premières et les plus indispensables des opérations. Toutefois, il en est encore d'autres, non moins nécessaires et souvent plus difficiles à mener à bien: le traitement premier, la dessiccation et la conservation aussi parfaite que possible des précieuses récoltes. L'abbé Gave attachait une importance extrême à cette partie de son travail, et ses correspondants étaient émerveillés des résultats qu'il obtenait. M. Genty, le si expert directeur du jardin botanique de Dijon, lui accusait réception d'un envoi en ces termes: « Votre modestie dût-elle en souffrir, permettez-moi de vous dire qu'il m'est bien rarement arrivé d'éprouver autant de plaisir, en recevant un envoi de plantes, que j'en ai ressenti hier en prenant connaissance du vôtre. Vos plantes sont si belles, si admirablement préparées, les échantillons en sont si bien choisis, que, en les regardant, on éprouve à un très haut degré le double sentiment de l'intérêt et de l'admiration. C'est là jouissance bien rare, hélas! La plupart des botanistes et même des grands botanistes semblent n'attacher aucune importance au côté artistique de notre science. » Et d'autres, comme M. Harmand, de Nancy, lui disaient: « Votre envoi est tout simplement merveilleux. Vos plantes, toutes sèches qu'elles sont, paraissent très vivantes. La chlorophylle n'est pas altérée et les pétales les plus délicats ont conservé leurs jolies couleurs. Mais comment faites-vous donc pour conserver à vos plantes cette fraîcheur? »

L'abbé Gave ne cherchait pas à garder pour lui le secret des procédés de dessiccation qui lui permettaient d'obtenir de si heureux résultats. « Toute notre ambition, disait-il, serait, dans l'intérêt de ces tendres fleurettes, nos amies communes, de mettre nos chers confrères en botanique en mesure de les traiter avec le même succès. » Le célèbre *Bulletin de l'Herbier Boissier*, dans son No 11 de l'année 1908, donnait sur ce point les renseignements suivants à tous les amis des fleurs : « M. l'abbé Gave a obligeamment mis à la disposition du sociétaire quelques spécimens destinés à être présentés à la société botanique, comme exemple du degré de perfection que peut atteindre la dessiccation des plantes par le procédé suivant : les échantillons isolés dans une double feuille de papier de soie blanc, sont empilés sur des matelas de coton hydrophile, taillés exactement au format de l'herbier, puis comprimés entre deux planchettes, sur l'une desquelles on place un poids atteignant jusqu'à 60 kilos. Toutefois, pour éviter les inconvénients qui résulteraient d'une trop brusque compression des plantes succulentes, le poids du premier jour est limité à une vingtaine de kilos. Ce procédé offre, entre autres avantages, celui de ne pas nécessiter un changement quotidien du matelas ; il assure une splendide conservation des couleurs sans aucun remaniement, durant tout le séjour des plantes sous presse ; preuve en soit les couleurs délicatement conservées chez les espèce de conservation difficile, telles que *Viola calcarata*, *Ancemone hepatica*, et vingt autres qui font l'admiration de l'assistance. » (*Bull. de l'Herbier Boissier*, 2me série, 1908, No 11.)

Une fois endormies de la sorte, en toute sécurité, dans toute la fraîcheur de leur coloris et l'intégrité de leurs tissus, les plantes étaient disposées dans le logement aussi confortable qu'élégant que nous avons décrit plus haut.

Ces travaux si consciencieux, poursuivis pendant près de trente ans, valurent à l'abbé Gave les plus flatteuses distinctions. La Société botanique de France, la Société botanique de Genève, la Société Murithienne du Valais, l'Académie internationale de géographie botanique se firent un honneur de le recevoir au nombre de leurs membres actifs. La célèbre Académie Florimontane d'Annecy, dont la fondation fut due à l'initiative de saint François de Sales, lui décerna, au mois de janvier 1912, le titre de membre

d'honneur de cette savante société. Enfin l'Académie de Savoie distingua, à deux reprises, les travaux de ce modeste travailleur et lui décerna en 1911 l'un de ses prix, et, en 1912, une médaille d'or.

L'abbé Gave se réjouissait de ces témoignages d'estime, parce que la consécration de ses travaux et de ses recherches par ces hautes autorités scientifiques lui semblait donner plus de valeur à l'acte personnel de foi et d'adoration chrétienne qu'il adressait à Dieu comme conclusion de sa carrière scientifique: « De toutes nos études dans les divers domaines des sciences naturelles, le sentiment à la fois impérieux et bienfaisant qui résulte, la conclusion scientifiquement raisonnée qui s'impose ne sauraient être mieux formulés que par ces mots: Oui c'est de Dieu que vient l'univers et tout ce qu'il renferme, c'est à Lui qu'appartient le globe terrestre et tous les êtres qui l'habitent! De la part de tout naturaliste, c'est là un légitime hommage dû au Maître supérieur de la nature et des sciences qui l'étudient. A ceux qui n'ont jamais eu le malheur de méconnaître Dieu, puissent nos humbles travaux n'être point inutiles à Le leur faire admirer et aimer toujours mieux, dans les merveilles dont il a peuplé la nature! »

Que cette conclusion de l'*Histoire d'un herbier* soit aussi celle de ces lignes consacrées à la mémoire d'un savant modeste, mais de très grand mérite et que son affirmation autorisée porte la certitude dans les âmes de bonne foi que le doute pourrait hanter. Et que, pour tous les infatigables studieux de la nature se réalise l'axiome formulé par un grand savant qui fut aussi un grand croyant: « Peu de science éloigne de la foi; beaucoup de science ramène à Dieu. »

R. M. J.

(La *Liberté* de Fribourg, 23 mai 1916.)
